

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Poésie dite par M. COQUELIN, au Théâtre-Français, le
27 novembre 1870.

PRIX : 50 CENTIMES.

Émile BERGERAT (1845-1923)

1870

Représenté pour la première fois, au Théâtre Français, le 27
novembre 1870

Texte établi par Paul FIEVRE, juin 2025

Publié par Paul FIEVRE, juillet 2025

Publié pour Théâtre-Classique.fr, Juin 2025. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Poésie dite par M. COQUELIN, au Théâtre-Français, le
27 novembre 1870.

PRIX : 50 CENTIMES.

PAR ÉMILE BERGERAT

PARIS. ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR; 47, PASSAGE
CHOISEUL, 47

1870

PERSONNAGES

L'INSTITUTEUR, M. COQUELIN.

LE MAITRE D'ÉCOLE

À MON AMI FRÉDÉRIC ANDRE

Messieurs les Allemands, au détour d'un chemin
Vous m'avez arrêté, les armes à la main...
Je ne suis pas soldat, n'ayant pas l'uniforme.
5 Vos édits sont formels, - et je les avais lus.
Je serai fusillé tout à l'heure ! - Au surplus
Faites votre devoir, je plaide pour la forme.

II

Quand vous êtes venus en France, mon pays,
J'étais l'instituteur de ces bourgs envahis.
Comme on entend les bois gazouiller à l'aurore,
10 Le babil des enfants indiquait ma maison !
- C'est celle que l'on voit fumer à l'horizon,
Dans ce brasier, où tout un canton s'évapore.

III

Ma femme était Badoise. - Oui, dans ce temps serein,
On pouvait naître encor des deux côtés du Rhin
15 Sans s'égorger et sans songer aux représailles.
Son cours ne traversait que mes rêves d'amant :
S'il me séparait d'elle, il était allemand ;
Elle le crut français le jour des épousailles.

IV

Nous nous étions connus à Strasbourg ! - Je voudrais
20 Ne pas dire ce nom devant vous, étant près
De retourner au Dieu qu'atteste ma patrie !
Elle était protestante, et mon culte est romain ;
Mais le jour où sa main fut mise dans ma main
Nous vit jurer tous deux la même idolâtrie.

V

25 Les enfants l'adoraient !... Ils m'aimaient bien aussi !
Je n'ai pas toujours eu l'air fauve que voici ;
Le meurtre, voyez-vous, déforme le sourire,
Et j'ai beaucoup tué ! - Quelques-uns d'entre vous
Sont des savants, dit-on : je n'en suis pas jaloux,
30 Car j'ai fait plus de mal qu'ils n'en pourront écrire.

VI

Et pourtant que de joie en mon humble métier !
J'ai vécu de chansons pendant un an entier ; "

35 Quand on entendait rire, on disait : C'est l'école !
L'enfant n'est bien souvent qu'un ange curieux
Qui vient pour essayer la vie, une heure ou deux,
Et, qui la trouvant triste, ouvre l'aile et s'envole.

VII

40 Sans doute ils oublièrent chez moi le paradis,
Car tous m'étaient restés. - Ce que je vous en dis
N'est pas pour me vanter ; j'avais cette chimère
Qu'à la longue, fût-il faible ou fort, blond ou brun,
Le ciel finirait bien par m'envoyer un
Dont ma femme serait le [portrait] - et la mère.

VIII

45 La guerre vint. - Forbach ! Reichshoffen ! - Votre roi
Chantait : Louange à Dieu ! - Je ne sais pas pourquoi
Un peuple écoute un roi qui l'appelle à la guerre.
Il serait fort aisé pourtant de dire : Non !
Nous ne sommes point faits pour nourrir le canon !...
- Je suis, vous le voyez, un esprit très vulgaire.

IX

50 Enfin Sedan ! - Un soir, les habitants du bourg
Sortent de leurs maisons. - On battait le tambour.
On court, on se rassemble au préau de l'église...
Les vitraux flamboyaient aux lueurs du couchant ;
C'était l'heure où chacun est revenu du champ,
Où l'azur, comme on dit chez nous, se fleurdelise.

X

55 Le maire était monté sur un large escabeau,
Et parlait. À la main il tenait un drapeau
Où l'on avait écrit : Vive la République !
- « C'est au peuple, dit-il, qu'on en veut cette fois !
« On brûle nos hameaux ; il nous reste les bois ;
60 « La liberté s'y plaît, et c'est sa basilique !

XI

65 « L'arbre abrite et nourrit l'homme qui se défend !
« Amènera qui veut sa femme et son enfant,
« Car la femme au combat n'est plus que la femelle ;
» Elle anime le mâle et charge les fusils,
« Et le sang qu'elle verse en allaitant ses fils
« Donne un goût de vengeance au lait de sa mamelle !

XII

70 « Donc en forêt ! » - À peine il achevait ces mots ,
Voilà que le tocsin pleure sur les hameaux,
Et, que sous le portail ébranlé du vieux temple,
Le curé, soulevant une croix, apparaît,
Et se met à marcher, grave, vers la forêt !...
- C'était plus qu'un sermon, cela, c'était l'exemple !

XIII

Il montait, à pas lents, toussant dans le brouillard.

75 Tous le suivent ! Tous vont où s'en va le vieillard !...
Le bourg abandonna sa misère au pillage,
Et, quand tout disparut au tournant du coteau,
La forêt referma les plis de son manteau,
Et puis la solitude entra dans le village!

XIV

80 Moi, je les regardais, hébété, comme fou!...
Le tocsin gémissait sans relâche. - Un hibou,
Qui flottait éperdu dans la brume sonore,
Me parut ressembler à mon âme... - il tournait!
- « Mon Dieu ! la guerre sainte! est-ce là qu'on en est? »
Le sonneur, harassé, s'en alla vers l'aurore,

XV

85 Et la cloche cessa de tinter à jamais!
- Quand je fus seul avec la femme que j'aimais,
Je lui fis parcourir l'école jusqu'au faite.
A tous nos coins chéris je lui disais : « Tu vois !
« Tu vois!... regarde bien!... C'est la dernière fois !... - »
90 Et j'y portais la flamme en détournant la tête.

XVI

Deux jours après, j'étais à Bade. Ses parents
Pleuraient, car ils sont vieux ! - « Tenez, je vous la rends,
« Leur dis-je; son amour l'avait dépaycée!
« Voici les cent écus de sa dot, comptez-les;
95 « Je ne puis rien tenir de vous, étant Français!...
« Et toi, pardonne-moi de t'avoir épousée!

XVII

« Je n'avais pas le droit de t'aimer! Je devais
« Haïr tes grands yeux bleus, car l'amour est mauvais ;
« Il a fait dévoyer toute la race humaine!
100 « Lorsque nous échangeons notre âme en nos baisers,
« C'est mal ! ,nos deux pays, ma chère, en sont lésés !
« Notre bonheur leur vole une part de leur haine.

XVIII

« Enfant, pardonne-moi! Car mon crime est réel
« De n'avoir lu ni Kant, ni Goethe, ni Hegel !
105 « Aux élèves qu'ils font on reconnaît des maîtres !
« Sottement j'enseignais aux miens dans mes leçons :
« Le bon Dieu fit le fer pour couper les moissons ! »
« Et je faussais vos coeurs, ô naïfs petits êtres !

XIX

110 « Le fer est le métal de mort, sachez-le bien !
« La mort étant le but, le fer est le moyen ;
« Il s'assouplit au meurtre et brille dans les larmes !
« Dieu l'a fait pour qu'il gronde et qu'il lance le feu;
« Aussi, mes chers petits, il faut adorer Dieu,
« Qui pour vous égorger vous a donné des armes !

XX

115 « Je leur dirai cela dans la forêt, là-bas.
« Car j'y vais retourner ! En ne te voyant pas,
« Ils vont me demander : Mais elle, où donc est-elle ?
« Je leur expliquerai qu'il ne faut plus t'aimer !
« Et, si je puis le dire enfin sans blasphémer,
120 « Que tu n'étais ni bonne, ô mon ange, ni belle !

XXI

« Adieu donc, chère femme, adieu jusqu'au revoir !...
« L'amour n'est que la vie, il n'est pas le devoir !...
« N'importe où je mourrai, c'est ici que j'expire !...
- Je ne pus retenir mes sanglots étouffants.
125 Son père m'avait pris les mains : - « Pauvres enfants !
Disait-il, vous payez les gloires de l'Empire ! - »

XXII

Qu'il fut long le moment qui nous tint embrassés!
Il me semble si court à présent! « C'est assez, »
Dis-je. - Mais tout à coup je vois pâlir ma femme !
130 Au geste qu'elle fait, nous devenons tout blancs :
- Que ferai-je du fils que je porte en mes flancs ?
Cria-t-elle. - Ah ! Messieurs ! la guerre est bien infâme!

XXIII

Il en est parmi vous qui sont pères ! Mais moi
Je ne l'avais jamais été ! - Si votre Roi
135 Savait ce que l'on souffre, il prendrait le cilice !
J'étais père!... j'étais père ! Chacun m'entend !
Et je devais mourir sans le voir, lui, pourtant ! -
Je tombai net, j'avais épuisé le calice.

XXIV

Quand je repris mes sens, je vis le vieux Badois
140 À mes côtés. - « Va-t-en, me dit-il, tu le dois !
« Fais plus que ton devoir, jeune homme, pour le faire !
« Tu méritais ma fille : elle est veuve, c'est bien.
« Mérite ta patrie à présent ! - Citoyen,
« Venge-la, c'est ton droit, - et je te le confère. »

XXV

145 Je partis dans la nuit. Mais lorsque j'arrivai
Dans mon pauvre pays, je crus avoir rêvé.
Des cadavres blêmis pourrissaient dans la boue ;
Des chevaux éventrés craquaient sous des caissons,
Et des chemins affreux s'ouvraient dans les moissons
150 Au sein des épis mûrs qu'avait fauchés la roue!...

XXVI

Le village n'était qu'un brasier... - Au milieu,
Le clocher, d'où tombaient comme des pleurs de feu,
Semblait prendre à témoin l'Éternel dans l'espace... -
Je ne vous peindrai pas ce que vous avez fait.
155 Mais quand je vis cela, je compris qu'en effet
Vous vouliez à jamais germaniser l'Alsace !...

XXVII

Alors je me blottis dans l'ombre, et j'attendis...
Un uhlan s'avançait à cheval ; je bondis
En croupe, et lui volai son fusil et ses balles !...
160 Il en avait quarante ; il n'en reste que huit ;
Nous ne tirons jamais qu'à bout portant, la nuit ; -
Car la guerre sacrée a des lois infernales.

XXVIII

Et nous sommes cinq cents, Messieurs, dans la forêt.
Quand l'un de nous est pris, on le venge ; - on pourrait
165 Compter plus d'un malade, hélas ! Mais pas un lâche !
Les petits sont souffrants, et notre vieux curé
A cessé de tousser... Nous l'avons enterré
Dans la première neige... Il est mort à la tâche.

XXIX

Aujourd'hui, c'est mon tour, et je ne m'en plains pas.
170 J'ai trop vécu d'un mois sur terre. - Je suis las,
Et mon malheur n'est pas l'excuse que j'allègue.
Hâtez-vous, car je crains de douter de mon Dieu ! -
- Donc, en joue ! - À jamais vive la France ! - Feu !

FIN

PARIS. ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR; 47, PASSAGE
CHOISEUL, 47

Achévé d'imprimer LE JO NOVEMBRE MIL HUIT CENT
SOIXANTE-DIX PAR J. CLAYE POUR A. LEMERRE,
LIBRAIRE À PARIS

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillissés ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].